

JE SUIS VISITEUSE DE PRISON

Par Fabienne Gailledreau

J'ai perdu mon emploi depuis deux ans, sans aucun espoir d'en retrouver un autre à mon âge, mon mari est mort il y a 11 ans, mes deux grands fils ont maintenant quitté le nid familial, et il fallait me trouver une occupation. Je suis donc devenue visiteuse, je me rends en Centrale trois fois par semaine, et je rencontre les détenus purgeant une longue peine. Je leur parle un peu, je les écoute beaucoup, et je corresponds même avec certains, tout en veillant à toujours garder mes distances.

La plupart des détenus sont des hommes en rupture familiale, et je leur sers de conseillère, de confidente, je suis souvent leur unique référence féminine dans cette longue tranche de vie carcérale. Les gardiens sont censés assister aux entretiens, mais la plupart me connaissent maintenant et s'occupent ailleurs tandis que je parle avec les prisonniers. Je ne suis ni leur avocat ni leur confesseur, et c'est probablement pour cela qu'ils sont si nombreux à me confier leurs secrets.

Ils en ont tous, sans aucune exception. Ce sont parfois de minuscules secrets, des brouilles enfantines étonnantes chez des criminels endurcis, mais qui prennent une dimension démesurée dans cet univers clos et restreint. On me raconte que untel a envoyé son codétenu à l'isolement en le dénonçant auprès des gardiens pour une histoire de portable, qu'un autre est devenu le protégé d'un ancien caïd du milieu, j'entends des histoires de haine recuite, de relations houleuses ou parfois même amoureuses entre les prisonniers, toute la palette des émotions humaines défile dans le parloir aux murs jaunes et au mobilier solidement vissé au sol où se déroulent les visites.

Mais la semaine dernière, l'un d'entre eux m'a confié un secret tellement énorme et lourd de conséquences que depuis j'en ai perdu le sommeil.

Contrairement à la plupart des autres, cet homme-là n'a ni tué ni violé, mais il a perdu des sommes colossales en arnaquant des petits épargnants qui avaient eu la naïveté de lui confier

leurs économies. Il promettait des rendements aussi sûrs que miraculeux, et son pouvoir de conviction finissait de convaincre les plus méfiants. Hélas pour lui, sa malhonnêteté a éclaté au grand jour à la faveur d'un spectaculaire retournement boursier, à la suite duquel les petits épargnants inquiets ont exigé le remboursement des sommes investies qu'il a été bien incapable de restituer. Furieuses, ses victimes l'ont traîné devant les tribunaux et un juge intraitable lui en a collé pour 15 ans.

Samedi dernier il était en pleine forme, sa demande de libération anticipée venait d'être acceptée et il allait pouvoir se faufiler discrètement vers la sortie cinq ans avant l'heure.

Baignée de la douce euphorie procurée par cette agréable perspective, il me confia avoir roulé tout le monde dans la farine lors de son arrestation en prétendant que l'argent des petits investisseurs s'était envolé en fumée par le truchement d'investissements hasardeux. Au tribunal il avait expliqué, démonstration à l'appui, qu'il avait cru découvrir une martingale pour démultiplier les gains boursiers, et que les pertes colossales étaient dues à une stupide erreur de calcul. Le juge l'avait condamné pour son irresponsabilité et sa malhonnêteté, mais était passé à côté de la véritable faute.

La vérité, me dit-il en riant et en se claquant les mains sur les cuisses, c'est que l'argent n'avait jamais disparu et se trouvait en lieu sûr. Il avait des plans pour la sortie et sitôt son passeport en poche il s'envolerait vers l'Amérique du Sud où le magot l'attendait tranquillement.

« Ce continent regorge d'opportunités pour un homme d'action et d'initiatives comme moi – me dit-il – et il y a 15 ans nous avons mis au point une lucrative affaire de champs de pavot et de vente de produits dérivés. Je suis assez fier d'avoir trouvé tout seul l'idée de prétendre investir en bourse l'argent des petits épargnants français, auxquels je redistribuais une modeste part des bénéfices. Cette activité de courtier factice créait un écran de fumée et me permettait de blanchir d'autant plus facilement l'argent de la drogue que tout le monde y trouvait son compte et fermait les yeux. Ce malencontreux krach boursier il y a 10 ans a rendu mes petits épargnants méfiants et ils ont exigé leur argent, mais malheureusement la majeure partie de mon capital se trouvait à ce moment-là investi sous forme de gros paquets de cocaïne dissimulés dans les soutes d'un jet privé, lui-même immobilisé sur un lointain tarmac par des

douaniers tatillons. Bref, mon avocat a estimé qu'il fallait mieux que je tombe pour escroquerie et abus de confiance, plutôt que pour trafic de drogue et blanchiment. Ça m'aurait coûté beaucoup plus cher, d'après lui. Mais aujourd'hui mon capital m'attend en Colombie, habilement géré par mes associés sur place, et je vais enfin pouvoir mener la grande vie. Après tout, j'ai payé ma dette à la société, non ? »

Il cessa brusquement de parler et de rire, et réalisa ce qu'il était en train de me raconter.

« Je vous fais confiance, hein ? Vous n'allez pas aller tout raconter au juge ? Attention à vous, ne jouez pas à ça avec moi ! »

Je le rassurai du mieux que je pus, et sortis de la prison les jambes un peu flageolantes.

En rentrant à la maison je fis un détour par la boucherie et commandai de quoi cuisiner un pot au feu dimanche pour mes fils, que j'allais convoquer pour une réunion de crise. L'idée de m'envoyer comme visiteuse de prison venait d'eux, et cela faisait deux ans que je me coltinai toute la lie de la société, écoutant leurs histoires affligeantes et nauséabondes, dans l'espoir de croiser un jour le chemin de celui qui nous avait volé l'assurance-vie de mon mari. Je n'avais pas jusque-là d'idée très précise, je pensais peut être lui cracher ma haine et mon dégoût à la figure, mais pas un instant je n'avais imaginé pouvoir un jour revoir mon argent. Il allait falloir la jouer serré, mais cet escroc allait me le rendre, qu'il le veuille ou non.